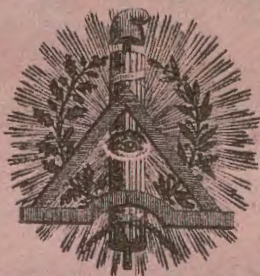


6
POÉSIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



**LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ**

ou



LIBRARY

OF THE

LIBRARY

OF THE

Cote 6

**LE CHANTRE
DE LA LIBERTÉ,
POÉSIES FUGITIVES
ET PATRIOTIQUES.**

Pièces contenues dans ce Recueil.

- 1.^o *Le Triomphe de la Liberté*, poëme en trois chants ,
contenant la bataille de Fleurus , la victoire navale ,
et le combat du vaisseau le Vengeur.
 - 2.^o *Les Batailles perdues par nos ennemis.*
 - 3.^o *Le Temple de Mémoire*, dédié à la Liberté.
 - 4.^o *Epître aux Belges*, écrite au temps de la pre-
mière conquête de la Belgique.
 - 5.^o *Ma Requête à la Liberté.*
-

CORRECTIONS.

Page 15, vers 7, sur leur front; lisez, et leur front.

Page 18, vers 13, supprimez le point à la fin du vers.

Ibid. vers 16, donnée à leur bassesse; lisez, détrompant leur
ivresse.

Page 24, vers 5, la voix; lisez, les cris.

Page 29, dernier vers; lisez, heureux le citoyen.

Page 32, vers 25, le Belge est juste; lisez, le Belge est
généreux.

Page 34, vers 12, frappé par; lisez, quand paroît.

Ibid. vers 29, frapper; lisez, vaincre.

Page 36, vers 17, et pour y parvenir; lisez, et pour vous
attaquer.

Ibid. vers 18, vont bientôt; lisez, ils feront.

Ibid. vers 20, bientôt; lisez, enfin.

Page 40, vers 24, chanta; lisez, vanta.

Page 44, vers 2, pouvoir; lisez, régime.

Nota. Le Lecteur est prié de faire ces corrections au crayon,
avant d'entreprendre la lecture de cet ouvrage.

LE CHANTRE
DE LA LIBERTÉ,
POÉSIES FUGITIVES
ET PATRIOTIQUES,

Par le Citoyen *F. P. F.*, A. G. D. B.



A PARIS,

Chez { MIGNERET, Imprimeur, rue Jacob, N.º 40,
MARET, Libraire, au Palais Égalité.

AN III DE LA RÉPUBLIQUE.

THE CHURCH
OF THE LIVING
AND THE DEAD
BY THE REV. FREDERICK
D. M. CHURCH



THE CHURCH
OF THE LIVING
AND THE DEAD
BY THE REV. FREDERICK
D. M. CHURCH

LE TRIOMPHE
DE
LA LIBERTÉ,
POÈME.

CHANT PREMIER.

O toi ! fille du Ciel, qui fonda ton empire ;
L'élément du bonheur de tout ce qui respire ;
Toi, notre premier droit, que chantent dans les airs
Les timides oiseaux en leurs touchans concerts,
Dont jouit la baleine et le goujon sous l'onde ;
Qui charme encore de l'ours la caverne profonde ;
Que le cerf dans les bois, le tigre, le lion,
Le daïr sur ses rochers, l'éléphant, le ciron,
Tout ce qui sent, enfin, nomme le bien suprême ;
Que ne chérit pas moins un esclave lui-même,
Quoiqu'il te méconnoisse, accablé sous les fers ;
Toi, qui n'as d'ennemis que les tyrans pervers,
Dont le funeste orgueil et la morale impure
Voudroient tout dégrader, Dieu, l'homme et la nature :
O sainte Liberté ! des malheureux humains
Tu vas donc à jamais ennoblir les destins :
De la fureur des rois, pour le bonheur du monde,
Tu viens de triompher, l'Eternel te seconde.
Dès mes plus tendres ans, sans qu'il fût excité,
Ton amour m'embrâsoit, tu fus ma Déesse.

Propriété de l'Éditeur.

A

L'auteur de nos vertus, dans mon ame novice ,
Avoit placé ce feu qu'allume la justice ;
Feu sacré que saisit la puissante Raison ,
Pour échauffer du bien la douce passion.
Bientôt sur tes attraits m'éclaira sa lumière ,
Et ton asyle fut mon cœur et ma chaumière.
Dans ce temple , en secret , je t'offrois mon encens ;
Car il falloit encore étouffer mes accens ,
Il falloit tout voiler aux regards tyranniques ;
Ce n'étoient pas les temps de si nobles cantiques !

Cependant écrasé , gémissant sous le faix ,
Je sentis plus encor le prix de tes bienfaits :
J'invoquois chaque jour la suprême puissance ,
D'abattre sous tes pieds l'orgueil et l'insolence.

Elle en marqua l'instant : à tes droits immortels ,
Tous les sages aussi conservoient des autels.
Au milieu des vertus , en leur ame adorée ,
Du reste des humains tu semblois ignorée ,
Lorsque ces hommes purs , d'un accent courageux ,
Te montrent aux mortels , te rappellent près d'eux.
Les gens de bien soudain font commune alliance ,
Leurs boucliers unis s'élèvent sur la France ,
Et tu parois assise au centre du pavois ,
Où d'ignorans soldats avoient placé des rois ,
Ces maîtres proclamés dans leur brutale ivresse ,
Et qui sont sans grandeur quand l'homme est sans bassesse.

A ton premier aspect tous les rois sont tremblans ;
Mais bientôt notre audace irrite les tyrans ;
Ils cachent leur effroi. Par une trame obscure ,
Ils veulent essayer de venger leur injure,
La haine est invoquée. Active , sans repos ,
Elle atteint la discorde ; autour de leurs flambeaux

Pâlissent les vertus : l'astuce et le mensonge
Sont déjà vérité , l'exceur croît , se prolonge ,
Tout s'agite , le fer , la flamme , les serpens ,
Et tout veut comprimer le peuple en ses élans .

Alors , ô Liberté ! ton nom fut un outrage ,
Des forfaits des tyrans l'on souille ton image .
L'orgueil et l'intérêt des prêtres imposteurs ,
Nourris de ces forfaits , propagent leurs fureurs ;
Suant le sacrilège et respirant la rage ,
Ils forment sur ta tête un effroyable orage .

Mais le Français tranquille et sage en son ardeur ,
S'attachant à ta cause , a déjà ta grandeur .
Il jure de tout vaincre aux pieds de son idole ,
Et , brisant aussitôt celle du Capitole ,
Oppose à vingt tyrans armés contre ses droits ,
A Jemappe , à Namur , dans les cités des rois ,
Sur les bords de l'Escaut , aux champs de la Belgique ,
La puissance du peuple à l'orgueil despotique . .
Tout s'abaisse ; et , vaincue aux plaines de Châlons ,
L'aigle de Brandebourg , vers ses tristes sablons (*)
Revole sans honneurs , surprise , épouvantée ,
Et du grand Frédéric (**) fuyant l'ombre irritée .
Bientôt à Chambéry le tyran Savoyard ,
Voit rejeter ses loix , briser son étendart .

(*) Le Brandebourg est un pays de sables , fort triste et fort aride .

(**) Le titre de *grand* ne doit se prendre ici que dans le sens de l'homme de guerre ; la grandeur morale caractérisoit encore moins Frédéric que les autres tyrans : cette expression est ici nécessaire à l'image du poëte , pour mieux peindre le successeur de ce guerrier .

Sur les rives du Rhin, à Francfort, à Mayence ;
La gloire suit par-tout les armes de la France ;
Et le Palatinat, par Turenne incendié ,
Conquis par tes héros , en a mieux fructifié.
Ainsi l'on vit au Nord, au Midi, vers l'aurore ;
Flotter de toute part ta flamme tricolore.

Forcé de l'admirer , le despote interdit ,
Pour t'accabler, Français, n'ayant que son dépit ,
Méconnoissant l'honneur , méconnoissant la gloire ,
Veut de la trahison acheter sa victoire.

Mais le honteux laurier qu'un traître peut offrir ,
Sur un front sans honneur paroît pour se flétrir.
Fabius eût rougi du coupable avantage ,
De ne vaincre Pyrrhus que par un noir breuvage ;
Et si Carthage osa s'immoler Régulus ,
C'est qu'elle étoit perfide et craignoit ses vertus.
Le Romain ne veut pas triompher de Fidènes
Par un homme infidèle : il le charge de chaînes
Et le fait châtier par de foibles enfans ;
Mais alors les Romains n'avoient point de tyrans.

Ceux que nous combattons , ayant pour politique
D'user de tous moyens , reprirent la Belgique.
A Mayence , à Francfort il fallut leur céder.
Mais jusque sur ton sol voulant te succéder ,
Leurs perfides progrès y furent moins faciles :
Tu sus leur opposer les ramparts de tes villes.
Ces remparts élevés par la main de Vauban
Qui chérissoit tes loix, mais servoit un tyran ,
Se sont enorgueillis d'embrasser ta défense :
L'esprit de leur auteur animoit leur puissance.
Cependant désarmés sans qu'ils fussent vaincus ,
Il en est que la faim arrache à nos vertus.

Alors nos ennemis, aveuglés par l'ivresse ,
En vains triomphateurs , proclament ta détresse.
Mais l'honneur , après tout , reste pour tes soldats ,
Il échauffe leur ame , il dirige leurs bras ,
Puissante Liberté ! lorsque les coups du crime
Frappent quelque héros marqué pour sa victime.

Le crime satisfait de ses succès au Nord ,
De son rapide élan arrive dans ce port (*),
Où du féroce Anglais il établit l'empire.
Le superbe Espagnol, aveuglé en son délire ,
Trop foible avec son fer , par l'or du corrupteur ,
Croit aussi s'ombrager des palmes d'un vainqueur ;
Il vient souiller ton sol , franchir d'un pas perfide ,
Ce sol qui n'a jamais porté d'homme timide !

C'est ainsi que par-tout l'infâme trahison ,
Avait autour de nous embrasé l'horizon !
Mais faut-il peindre encor comme aux bords de la Loire
On a vu tes enfans lutter contre ta gloire ?
Dirai-je que le prêtre , armé du crucifix ,
Au ciel pour t'égorger , avait placé des prix ?
Sur d'affligeans détails prolongeant la pensée ,
Peindrai-je ce qu'osa la coupable Vendée ?
Descendrai-je à Lyon , pour montrer l'éteindart
Que la révolte avait dressé sur son rempart ,
Où , le poignard levé , tant de mains parricides
Ont porté dans ton sein les coups les plus perfides !...
Liberté ! tu frémisses à ces horribles traits ,
Pour les cœurs des tyrans ils ont seul des attraites !...
Déposons nos pinceaux , et taisons à la terre
Comment , sous tes regards , un frère immole un frère.

(*) Toulon.

CHANT II.

J'AI tracé tes revers, j'ai peint tous nos malheurs;
Je chante, ô Liberté ! ta gloire et nos vainqueurs.
Cette tâche si douce après trop d'amertume,
Va consoler mon cœur et ranimer ma plume.

Déjà dans leur triomphe on voyoit les tyrâns,
Brûlant tous de la soif du sang de tes enfâns,
Compter par nos vertus le nombre de nos crimes :
Leurs bourreaux attendoient un monde de victimes !
Dans leur barbare joie ils renforçoient nos fers,
En aggravoient le poids, en chargeoient l'univers,
Et nous assimilant aux animaux de somme,
Se comparoient aux Dieux et méconnoissoient l'homme.

Cependant attentive au bonheur des Français,
Réveillant les destins, tu fondes leurs succès.
Thémis (mais sans laisser échapper sa balance)
Unit son glaive au foudre, et le trépas s'élance.
En vain vous vous liguez, traîtres ! de toutes parts,
Des bataillons épais hérissent nos remparts :
Le Cyclope nerveux, d'un bras infatigable,
Forge, la nuit, le jour, ce métal redoutable
Plus précieux que l'or, puisqu'il n'amollit pas,
Et tout, jusqu'aux enfans, suit en héros tes pas.
Ainsi des ennemis tu sais tromper l'attente :
Le Français reparoit, ils sont dans l'épouvante.
Par ses premiers efforts la coupable Toulon
Est arrachée aux mains du barbare Breton.

Volant vers d'autres points, à Coulioure, à Port-Vendre,
Ce qui ne cède pas, ta valeur sait le prendre,
Et le ciel du midi, par l'esclave infecté,
Revoyant tes drapeaux, reprend sa pureté.

Alors, de plus en plus tu fixes la victoire,
Sur le vaste océan elle porte ta gloire.

Son aveugle caprice avoit trop constamment
Secondé le Breton sur l'humide élément.

L'orgueilleux Insulaire y commandoit aux mondes,
Et pour les dépouiller en embrassoit les ondes,
Jaloux, en dévorant des trésors superflus,
D'usurper tous les droits de ses rivaux exclus.

Cependant de Boston, aux confins d'Amérique,
Arrivoient des convois pour notre République;
Ils apportoient le pain de tes vaillans soldats.
Pour le cupide Anglais, ah! quels nouveaux appâts,
A Londres l'abondance, à Paris la famine!

Aussitôt apparôit sa coupable marine.

L'onde amère en frémit!... O criminels vaisseaux!

Neptune auroit voulu vous dérober ses eaux:

Il va les soulever, et son trident s'apprête;

Mais elles aménoient nos soutiens: il s'arrête.

Sa voix commande aux vents, et leurs communs efforts,
Guident, pour te servir, tes voiles vers nos ports.

C'étoit pour les Français la publique fortune;

C'étoient de tes marins les seuls vœux à Neptune.

Sachant tous préférer les hasards du combat,

A des succès certains, obtenus sans éclat,

Appelés par l'honneur, sur leurs bords ils s'élancent,

Et vers ceux des Anglais, sillonnant, ils s'avancent.

Ils forment tous le vœu de n'être de retour,

Qu'après t'avoir servie et sauvée à leur tour.

Le nombre est inégal, mais qu'importe au courage !
 Rome ne compte pas pour combattre Carthage ;
 Et lorsqu'il peut s'agir de l'honneur, du destin ,
 Dix esclaves sont moins qu'un vrai républicain.
 De part ou d'autre on voit cent villes ambulantes
 Qui fendent de la mer les vagues écumantes ,
 Et , pressant sur son sein , en font jaillir des feux , (*)
 Qui forment de leur route un chemin lumineux.
 Dès que tes pavillons sur l'océan s'agitent ,
 Tes ardens matelots pour les combats s'excitent :
 En des hymnes guerriers , défiant leurs rivaux ,
 Pour les traits de valeur ils cherchent des égaux.
 En se portant au vent ton escadre louvoie ,
 Et sépare l'Anglais du chemin de sa proie.
 L'Anglais la voit , arrive et se fange à l'instant
 En ordre de combat pour reprendre le vent.
 De la gloire chacun voulant se montrer digne ,
 Des deux côtés bientôt on a formé la ligne.
 Aussitôt, Liberté, l'on voit ton Amiral
 Donner pour le combat le glorieux signal.
 Le cri de *branle-bas*, qu'on entend de la hune ,
 Semble à nos défenseurs le cri de la fortune.
 On court aux entre-ponts , ballots et matelas
 Ont bientôt retranché ces courageux soldats ,
 Qui s'occupent bien moins d'un épais bastingage ,
 Que du brûlant desir d'aller à l'abordage.

(*) Les marins assurent que ce phénomène existe ; que
 souvent l'on voit sur sa route des vaisseaux jaillir des feux qui
 semblent sortir de l'onde : on voit des émanations phospho-
 riques sur les terrains humides , les rivières , les étangs.

Cependant pour la gloire, enchaînant la valeur,
Ce qu'on commande alors est fait avec ardeur.
L'un vole à la manœuvre et l'autre aux batteries,
Les plats du danger sont les places chéries.

Les Anglais, moins jaloux des honneurs des hauts-bords,
Se montrent empressés d'ouvrir tous leurs sabords :
Mille bouches d'airain nous vomissent leurs flammes.
Les tiens, à ce début, sentent grandir leurs ames ;
Ripostant à leur tour du feu de leurs canons,
Les Français sont vengés de ceux des vains Bretons.
Alors des deux côtés tout tonne, tout s'engage,
Et pour les deux partis, affreux est le carnage :
Des mousquets, des canons, les feux suivis, roulans,
Ont changé ces vaisseaux en autant de volcans.
Déjà des coups portés sous les eaux, dans leur leste,
Aux vaisseaux des Anglais font craindre un sort funeste.
Il leur faut les secours des pompes, des calfat,
Et les boulets ramés ont frappé dans leurs mâts.
Aussi dans nos vaisseaux les mêmes circonstances
Soutiennent l'équilibre entre les deux puissances.
Le Français fait par tout de grands traits de valeur ;
Cependant distinguons le vaisseau *le Vengeur*.

Fier de ce nom terrible, et combattant d'outrance,
C'est une lutte à mort qui doit venger la France.
L'ennemi s'en irrite, et cent coups de canon
Commandent au *Vengeur* de baisser pavillon :
Placé sur son travers, à la proue, à la poupe,
L'Anglais le cerne ainsi de canons et de troupe.
Le Français ne craint pas alors de chavirer,
Dans l'eau des ennemis *le Vengeur* sait virer :
De bas-bord, de sribord, il lance le tonnerre,
Et quoique au sein de l'onde, il fait frémir la terre.

Mais en tout sens atteint, il perd son gouvernail,
Ses agrès sont hachés, il n'a plus d'attirail;
Le grand mât, l'artimon, le beaupré, la misène,
Sous la voile courbés se soutiennent à peine;
Bientôt l'un après l'autre on les voit tous tomber.
L'Anglais chante victoire, il te voit succomber,
O vengeur des Français! mais alors ton courage
Détrompe son orgueil, le brave davantage.
Tandis qu'il va compter le nombre de tes morts,
Toi, tu les fais revivre en redoublant d'efforts.
Le mourant à son frère a légué sa puissance,
La force de son bras, son ame et sa constance.
S'il est mille blessés, tu ne les connois pas,
Car tout ce qui respire est encore aux combats.
Ton pavillon rompu devant l'Anglais se baisse;
Un soldat le relève, un second coup le blesse,
Emportant l'oriflame et le bras du marin;
Son courage s'accroît, et de son autre main
Il saisit le drapeau, le soutient à sa place,
Faisant des plus hardis admirer cette audace.
De cent faits généreux, peut-être encor plus grands,
Je pourrois réunir ici les traits brillans;
Mais il faut abréger, car l'élément humide
A gagné le *Vengeur*; pour vider le fluide
Qui dans sa cale abonde, en vain tout fait effort:
Français il faut céder, ou préférer la mort!
L'Anglais croyant alors honorer le courage,
Fait proposer la vie au vaillant équipage,
S'il vout enfin se rendre et baisser pavillon.
Le *Vengeur* offensé répond par son canon.
Quoi! dans un seul instant perdre toute sa gloire!
S'écrient les Français; nous vivrons dans l'histoire;

Mais aux Anglais si vains, enseignés à mourir :
 C'est un laurier de plus qu'ils ne pourront flétrir !
 Ils disent, et soudain l'on voit par l'écouille ,
 Se porter sur le pont (*) Phérogue famille :
 C'est là que chaque frère, en présence des cieux,
 Montre que l'homme libre est grand et courageux.
 Le *Vengeur* frappe encor quand sa quille s'entr'ouvre ;
 Il fléchit , et déjà le flot mortel le couvre ,
 Quand l'artilleur plongé , terrible aux yeux Bretons ,
 Présente encor sous l'eau la mèche à ses canons.
 Tous ces Français unis , en ce moment critique ,
 En méprisant la mort , chantent la République :
 Leurs accens pleins de feu , dans l'abyme des mers ,
 Prolongent , décroissant , leurs sublimes concerts :
 Au même instant leurs mains , qu'ils lèvent sur leurs têtes ,
 Applaudissent d'accord comme aux jeux de nos fêtes ,
 Tandis qu'au bout d'un mât , du ton de la fierté ,
 Un mousse crie encor : VIVE LA LIBERTÉ ! ...

A ce spectacle auguste , un funèbre silence
 Succède tout-à-coup , et l'ennemi balance ;
 Le respect le pénètre et suspend sa fureur :
 Il dit : ce sont des Dieux qui montoient le *Vengeur* ,
 Mars lui-même , sans doute , étoit leur capitaine...
 Il voyoit nos guerriers quitter l'humide plaine ,
 Pour aller habiter parmi les Immortels ;
 Il voyoit au *Vengeur* élever des autels ;

(*) Pendant le combat , dans les vaisseaux à trois ponts , une partie de l'équipage sert les batteries basses , et ne se trouve pas sur le premier pont. Il est encore beaucoup de monde aux pompes , etc.

Ses mânes lui sembloient gouverner le tonnerre ;
Sur ses hauts-bords déjà pâlissoit l'Angleterre ,
Lorsque ceux des Français , portant d'autres héros ,
Sont autant de vengeurs , se montrent ses égaux ,
Submergent les Bretons ou les mettent en fuite ,
Et fort loin sur la mer étendent leur poursuite.

Affranchi dans ce jour , et fier de leurs lauriers ,
L'océan s'ennoblit du nom de tes guerriers.
Ainsi la plaine humide , aux mains du patriote ,
Vit passer le trident que tenoit un despote ,
Et tous les habitans du liquide séjour ,
Nés pour la Liberté , t'ont chantée à leur tour.

CHANT III.

VERS les champs fortunés de la fertile Flandre ;
Où nos vaillans aïeux n'avoient pu te défendre ,
Mais où , sous tes drapeaux , ils avoient su mourir ,
Lorsque le fier César voulut les conquérir ;
L'on vit , en Messidor , d'ère républicaine ,
L'hydre du despotisme , à la tête hautaine ,
Le lion du Batave avec les léopards ,
Pour de nouveaux dangers implorer les hasards.
Quoique sanglans encor , tous écumant de rage ,
Méditoient des Français un horrible carnage.

De l'oppresseur du monde un digne successeur ,
L'héritier de César , portant son nom , son cœur ;
Mais foible , épouvanté , fuyant comme Persée ,
D'égaliser le Romain nourrissoit la pensée.

Son aigle audacieuse en planant dans les airs ,
De la serre et du bec menaçoit l'univers ,
Offrant des fers traînés dans la fange et la poudre ,
Et commandant ce choix , l'esclavage ou la foudre.
Peuples ! abaissez-vous ou soyez tous détruits !...
Tels étoient dès long-temps ses effrayables cris.
Plus d'un peuple , en effet , redoutant sa vengeance ,
Sous l'aigle avoit ployé : ce n'étoit pas la France !
Contre elle ses efforts étant restés sans fruits ,
César , humilié , mendia des appuis :
Germains , Russes , Anglais , Prussien , Sarde et Balave ,
Le Vésuve et l'Etna nous vomissant leur lave ,
Les foudres du pontife , enfin tous les tyrans ,
Qu'ils fussent près ou loin , ou foibles ou puissans ,
Cent peuples asservis à leur fureur injuste ,
Protègent contre nous *César toujours auguste* (*).

Tant de moyens unis promettoient des succès ;
Mais s'ils étoient puissans , nous sommes des Français !
O Liberté ! pour toi , par ta seule assistance ,
Chez nous tout citoyen devient une puissance.

César fuit : cependant ses assassins gagés ,
Sur divers points , en corps , se trouvent partagés.
Ils épuisent leur art : celui de la tactique ,
Conçu par les tyrâns , comme la politique ,

(*) C'est le titre le plus pompeux des Empereurs d'Allemagne , qui descendent des Empereurs Romains. Sa signification est *la grandeur de César et la bonté d'Auguste*. Les esclaves y attachent l'idée d'une sorte de toute-puissance , et par cela seul la première vénération après celle due à la Divinité.

Leur prête ses secours. Ses principes profonds,
Appliqués au terrain, en plaine, sur les monts,
Près des bois, des ravis, sur le bord des rivières,
Exaltent l'espérance en leurs têtes altières,
Croyant que tes soldats osant moins y compter,
L'art de mieux manœuvrer, est l'art de les dompter.
Mais le courage sait, pour l'inexpérience,
Faire aussi très-souvent incliner la balance,
Et déjà nos guerriers respirant les combats,
Marchent aux ennemis et ne les comptent pas;
Ils méprisent leur nombre et toute leur science :
Ainsi tout vrai Français dans les dangers s'élance.

Des esclaves vendus, les nombreux bataillons,
D'un immense pays abiment les sillons.
Cent milliers de soleils que font briller leurs armes,
Sous le chaume tranquille ont porté les alarmes :
Les femmes, les vieillards, les timides enfans,
Tout fuit épouvanté l'approche des tyrans ;
Par-tout à leur aspect la terreur est extrême.

Sur les pas des Français il n'en est pas de même.
Foulez, dit l'indigent, ah ! foulez ma moisson,
Détruire l'oppresser c'est purger l'horizon,
C'est pour des temps heureux enrichir la récolte,
Qui sèche sous la main quand le cœur se révolte.
Magnanimes guerriers, généreux défenseurs,
Les Français, sur leur route, essuyoient tous les pleurs.

Ils arrivent ainsi, par des marches rapides,
Sur un terrain connu des ligués homicides.
C'étoit aux mêmes lieux, dans les champs de Fleurus,
Où leurs pères jadis avoient été vaincus.
Nos antiques lauriers y verdissoient encore,
Et l'ennemi jaloux, voulant en faire éclore,

Qui pussent les ternir , choisit ces mêmes champs ,
Témoins de sa défaite , espérant mieux du temps.

De l'une et l'autre part les armées se déploient ;
Les postes avancés s'attaquent , se foudroient ;
Des Rois coalisés les escadrons nerveux ,
Elèvent vers le ciel cent tourbillons poudreux :
Sur leurs flancs , sur leur front , l'immense artillerie
Des esclaves-soldats est bientôt en furie.
On diroit que chaque homme est armé d'un canon ;
De tous côtés il tonne , il brûle l'horizon ;
Quand le bruit déchirant du feu d'infanterie ,
Annonce d'autres coups dont la longue série
Multipliant les traits , porte par-tout la mort ,
Que reçoivent les tiens en bénissant leur sort.
Aucun à ces dangers ne se montre sensible ,
Mais leur défense alors n'en est que plus terrible :
Les ennemis frappés tombent de toute part ,
Et leur corps en monceaux leur forment un rempart.
Cependant par leurs feux ils gardent l'avantage ;
Dans l'art de bien tirer ils ont un grand usage.
Les Français ont le leur : d'un pas audacieux ,
Faisant sonner la charge , ils s'élancent vers eux ,
Lorsque les ennemis , manœuvrant sur leurs ailes ,
Par leur troupe à cheval , en lignes parallèles ,
S'ébranlent tout-à-coup , viennent charger nos flancs ,
Et par leur rude choc en font flotter les rangs.
Alors pour un instant leur céda la prudence ;
Mais soudain sur ses pas révole la vaillance ,
Quand , par leur nombre encor , les esclaves des rois
Cernent tes défenseurs pour la seconde fois.
Le Français veut mourir ; mais la gloire commande ,
Pour la bien mériter , que son héros l'attende ,

Et Fabius , lui-même , enchaîne sa valeur ,
Pour la mieux déployer dans les champs de l'honneur :
Cette voix , cet exemple , ordonnent la retraite ;
Par trois fois le Français dût feindre la défaite :
Alors , ô Liberté ! son œil s'élève aux cieux ,
Te voit plus belle encor : ton aspect radieux
Sur de brillans rayons s'offrant en un nuage ,
Tes regards sont pour lui de ses succès le gage :
Il voit , il fonce ; ô gloire ! et le Français vainqueur
Porte dans tous les rangs la mort ou la terreur :
Combattant corps-à-corps à coups de baïonnette ,
Son courage est par-tout , ta victoire est complète.

C'est ainsi que parmi tes domaines acrus ,
Pour la seconde fois tu peux compter Fleurus ,
Et qu'en ce jour fameux , rayonnante de gloire ,
De nouveau l'on te vit aux bras de la victoire ,
Abaissant sous tes pas des fiers coalisés ,
Les glaives , les drapeaux et les sceptres brisés.
Tels on vit autrefois , dans leur grandeur suprême ,
Et ne respectant plus celle du diadème ,
Ces héros tant vantés , les Macédoniens ,
Du trône des Cyrus , des nombreux Bactriens ,
Fouler les vains débris dans les plaines d'Arbelles.
Mais que dis-je , ô Français ! plus nobles et plus belles ,
Tes victoires rendront tous les peuples plus grands.
Alexandre vainquit des soldats ignorans ;
Ce destructeur du monde en rougissant ses armes ,
Mit l'univers en deuil , et , baigné dans les larmes ,
Repaissoit son cœur vain d'un faux nom de grandeur ,
Fondé sur des exploits que paye le malheur.
Si le fils de Philippe a vaincu la foiblesse ,
Si le Grec perd l'honneur dans la plus basse ivresse ;

Tes

Tes succès sont acquis sur de savans guerriers ;
Ta valeur sait à l'art arracher ses lauriers ;
La gloire à tes héros désormais asservie ,
Honteuse des tyrans qui l'avoient avilie ,
Présentant sa couronne à ton vaillant soldat ,
Sur des fronts généreux répand tout son éclat ;
Et ton but seul est beau , ta cause est seule auguste :
L'homme est armé par toi pour rendre l'homme juste.

Triomphe donc , poursuis , ô généreux Français !
Pour relever le chaume , abîmé les palais :
Tandis qu'à nos guerriers les peuples applaudissent ,
Sur mille points divers de concert ils agissent.
Tu les vois délivrant d'un indigne fardeau ,
Le sol libre et fécond de Strasbourg et Landau ,
Disperser sans effort ces bataillons habiles ,
Que Potsdam aguerrit , et qu'ont vaincu nos villes.
Tu vois Gand, Oudenarde, Anvers, Louvain, Saintron ,
(Je les placés au hasard) Nieuport et Tirlemont ,
Namur, Courtray, Menin, Honscoot, Ypres et Furnes ,
D'esclaves moissonnés t'offrir les vastes Urnes !
Ostende... ô doux triomphe !... Ostende pour Toulon ,
Payer du lâche Anglais la vaine trahison ;
Bruxelles reconquise , après Bruxelles Liège :
(Toute ville est à toi quand ton soldat l'assiège).
Sur son aride roc le tyran Savoyard
Sans peuple et sans guerriers devant ton étendard.
Du sombre Escorial l'inquisiteur impie ,
De moines entouré , pleurant Fontarabie.
La honte pour les rois , pour toi tous les succès ;
Et tout soumis par toi , jusques à des Français...
Français dénaturés que le sein de leur mère
A repoussé sanglant. — Ils sont dans la poussière.

18 LE TRIOMPHE DE LA LIBERTÉ.

Qu'a donc fait cet amas de valets, de tyrans ?
Ont-ils, ô Liberté ! compté tes fiers enfans ?
Depuis le Mont-Cénis jusques aux Pyrénées ,
Du Rhin à l'Océan , tes hautes destinées
Gouvernent les hasards du milieu de l'effroi :
Madrid tremble , et déjà Turin n'a plus de roi.
Vienne est sans légions , Berlin est sans richesse ;
L'impuissant Stathouder frémit de sa détresse ;
Et Londres , consterné , calcule sombrement
L'or qu'ont dévoré Pitt , George et son Parlement.
Ainsi le Castillan , le Germain , le Batave ,
Guillaume et ses soldats , Pitt et son maître esclave ;
(Roi pour faire régner l'orgueil de son sujet.)
Tous ces puissans du monde unis en leur projet ,
Ont connu ta grandeur , mesuré leur foiblesse :
La leçon des vertus donnée à leur bassesse ,
Vient d'apprendre à chacun que le crime est néant ,
Que le juste est seul beau , qu'un peuple seul est grand.
Prospère , ô Liberté ! régénère le monde !
Que sur notre bonheur ta puissance se fonde !
Il n'en est point de sûr où manque ton appui :
L'esclave et le tyran s'abymant devant lui.
Que cette vérité , terrible à tout despote ,
Console , en l'embrasant , l'ame du patriote !

LES BATAILLES PERDUES
PAR LES ENNEMIS
DE L'A FRANCE.

A MIS, ne chantons plus ces guerriers sanguinaires,
Qui se couvrent le front de lauriers mercénaires,
Dont l'orgueil sans pitié se nourrit de terreur,
Et croit montrer la gloire où n'est pas la grandeur.
La gloire !... elle est si belle !... à son regard auguste,
Le héros disparoît où l'homme n'est pas juste,
Gengis-Kan et César ne sont que des brigands,
Ou Cartouche et Mandrin comme eux paroissent grands.
Près d'elle les vertus, du milieu des alarmes,
Soulagent les malheurs que produisent ses armes,
On la voit s'attendrir sur les maux des vaincus,
Et d'ennemis, alors, elle n'en connoît plus.
Tels sont, Français, les traits qu'au Temple de Mémoire,
La renommée inscrit pour y placer ta gloire :
Elle te suit par-tout, même au sein des revers,
Fuit, même en leurs succès, tes ennemis pervers.
Pour eux tout est affreux s'ils perdent des batailles,
Leurs mourans entassés déchirent leurs entrailles ;
Ils poussent dans les airs les cris les plus aigus,
Ou des gémissemens étouffés et confus,
Dont la sombre harmonie, ou bien la discordance,
Au plus touchant aspect ajoutent leur puissance,

Pour pénétrer un cœur sensible et généreux.
A ces accens plaintifs de tant de malheureux,
Se joint de la terreur l'image épouvantable
Croyant que le Français le poursuit et l'accable,
Là, chacun fuit sans ordre, et dans son lâche effroi,
Regarde peu devant, jamais derrière soi;
Franchit lacs et ruisseaux, la montagne et la plaine,
Tombe, et, par la fatigue ayant perdu l'haleine,
Trouve, en courant, la mort qu'il vouloit éviter.
D'autres en pelotons, et voulant s'exciter
A montrer moins de peur, perdent leur contenance;
Et toujours l'un recule, alors que l'autre avance.
Ils errent sans objet, et croisent leurs chemins.
Alors tout est mêlé, chevaux et fantassins.
Le cavalier fait jour, courant à toute bride;
Le piéton se défend, son arme est son égide.
Se détruisant entr'eux, arrivent les canons,
Les vivres, les charrois et leurs nombreux caissons:
Ils passent à travers, se mêlent à la lutte;
Et, tandis qu'en un point un char fait une chute,
En cent endroits divers l'on voit rouer vivans,
Des vaincus entassés les restes expirans.
En se heurtant par-tout, chacun court au plus vite,
Et cependant chacun ne connoît pas son gîte.
Là, le canon pesant tombe d'un train cassé.
Plus loin un charretier, de le traîner lassé,
En coupe tous les traits, au gâlois l'abandonne,
Ne songeant désormais qu'à sauver sa personne.
Ici les roues, les sacs, les sabres, les fusils,
Sont semés dans les champs pour mieux fuir les périls;
Et jusqu'au pain aussi dont la charge est pesante,
Est jeté du soldat qui cède à l'épouvante:

Il ne s'alarme pas si pour le lendemain ,
En fuyant le canon , il court après la faim.
C'est ainsi qu'à son but la peur toujours contraire ,
Ne fait presque jamais ce-qu'elle voudroit faire.
Dans ce chaos affreux d'objets nombreux , divers ,
Planent sur les débris les gens les plus pervers.
Ainsi que les corbeaux , sous les tyrans de Rome ,
S'ils ne le mangent pas , ils vont dépouillant l'homme ;
Ils fouillent dans le sang , dans le sein de l'horreur ,
Et d'indignes profits composent leur bonheur ,
Charmés que tant de morts , d'un si triste héritage
Leur offrent sans grands frais le stérissant partage.
La nudité livide , en son aspect hideux ,
Vient achever ainsi ce tableau malheureux.

Mais le jour en pâlit : bientôt la nuit obscure
S'empresse de voiler ces traits à la nature.
Alors chacun s'arrête , et campant au hasard ,
Il contemple chaque ombre avec un œil hâgard.
Tout trompe sa frayeur , tout avance ou recule :
Dans la pâle lueur d'un foible crépuscule ,
Ou dans le clair de lune il revoit un soleil ,
Qui , guidant les Français , lui ravit son sommeil.
Son oreille en arrêt écoute , elle espionne ,
Croit entendre une armée où l'on n'entend personne.
Un reptile s'agite , il est un escadron ;
Un arbre est un soldat , dix sont un bataillon :
Les oiseaux voltigeant sont nos troupes légères ;
Les brebis , les agneaux , leurs timides bergères
Passant des prés fleuris en quelque parc voisin ,
De grosse artillerie annoncent un grand train.
Si sur des bois épais s'élève la tempête ,
Par l'ancre et les échos si le bruit s'en répète ,

22 LES BATAILLES PERDUES.¹

La terreur est au comble , et du ciel les éclats
Sont des coups de canon , de périlleux combats !...
Ainsi tous les objets changés en apparence ,
Retiennent les vaincus en crainte , en défiance.
Le jour arrive enfin , et l'on fuit de nouveau ,
Incertain si l'on peut rejoindre son drapeau.
Telle est , brave Français , l'horreur de la défaite ;
Mais tes ennemis seuls l'éprouvent si complète ;
J'en recueillis les traits dans les champs de Fleurus ,
Quand , poursuivant Cobourg , tu ne l'y trouvas plus ,
Et que tu fus t'asseoir au sein de ses misères ,
Pour panser ses soldats et les traiter en frères.

LE TEMPLE DE MÉMOIRE,

D É D I É

A LA LIBERTÉ.

Nos ennemis nombreux cèdent à nos drapeaux ;
L'ignorance déjà s'éclaire à nos flambeaux ,
Et des vœux à l'oubli rassurent la foiblesse.
Thémis a reparu : que le crime s'abaisse !
Que le vice et l'erreur ne soient plus confondus !
Que tout Français renaisse aux mœurs comme aux vertus !
Contre le despotisme , un temple à la vengeance ,
Elevé dans nos cœurs , repose sur la France :
Il promet aux tyrans des combats éternels ;
Au droit de la nature , à son Dieu , des autels.
Il nous falloit encor , Liberté , pour ta gloire ,
Consacrer sur ton sol un Temple à la Mémoire.
Son superbe parvis , le chef-d'œuvre des arts ,
S'élève vers la nue , étonne nos regards.
Il efface tous ceux d'Athènes et de Rome ,
Et jamais aucun temple autant n'honora l'homme.
Arraché par nos mains à son prêtre imposteur (*),
Ses dieux sont les vertus , son prêtre c'est l'honneur.
On n'y retrouve plus les saints du Capitole ;
Le héros , le grand homme en est la seule idole.

(*) Aux ci-devant Chanoines de Sainte-Geneviève.

Son dôme sourcilleux annonce nos exploits ,
La honte de l'esclave et la chute des rois.
Sur ce dôme déjà par son aile élevée ,
Sur nous, sur l'univers, plané la Renommée ,
Non celle dont la voix servant les corrupteurs ,
A quelques vérités a mêlé tant d'erreurs ,
Et qui , les confondant , a nourri l'ignorance ,
Pour river tous les fers de notre dépendance ;
(Sa voix ne fut jamais digne que des tyrans)
Mais bien cette déesse aux plus nobles accens ,
Qui sait vanter le beau , ne chanter que le juste ,
Dont l'organe a flétri Tibère et même Auguste ,
Célébré de Solon la mâle austérité ,
Quand il força Crésus d'aimer la vérité ;
Qui chasse devant elle et la nuit et les songes ,
Appelle la lumière et proscriit les mensonges ;
Qui fait rougir le vice et pâlir les forfaits ;
Qui méprise le trône , estime tes bienfaits ,
O douce Liberté ! callé enfin que la gloire
Put seule consulter au Temple de Mémoire ,
Alors qu'elle effaça des Urnes de nos rois ,
Leurs noms et leurs grandeurs , pour y graver tes loix.

En ce Temple sacré chaque image est sublime.
C'est aux pieds des vertus qu'on y trouve le crime.
Sous les pas d'un héros , d'un généreux vainqueur ,
Un ennemi pervers rend hommage à l'honneur.
Par la fidélité l'on voit abattre un traître ,
Et près d'un homme libre on voit ramper un maître.
Chaque objet a sa place , à la postérité
Dépeint et les méchans et leur calamité ,
A côté des honneurs qu'a mérité le sage ;
Pour les bons les beaux jours , pour les pervers l'orage.

Nos neveux y verront ce transport généreux
Qui distingue un Français aux combats périlleux.
Tel qu'il fut à Fleurus, où, couvert de poussière,
De fumée aveuglé, n'ayant d'autre lumière
Que le feu du canon, il vole, et franchissant
Les mourans entassés et des ruisseaux de sang,
Brave les traits, la mort, attaque le tonnerre,
Frappe ses ennemis dont il couvre la terre.
La gloire à nos guerriers sans cesse redira,
Que parmi nos soldats elle a compté BARRA :
Qu'avant la noble époque où l'homme sent son être,
Il aime mieux mourir que se donner un maître ;
Qu'il eût cru s'avilir de bénir un tyran ;
Que, digne des Français, par le cœur déjà grand,
Refusant cet hommage, à notre République,
Sous les poignards il chante un sublime cantique,
Et tombe sous cent coups qui menaçoient son sein,
Glorieux d'obtenir un si noble destin,
Et de voir, en mourant, ses bourreaux en leur rage,
Détester leur forfait, envier son courage.

Dans ce Temple on verra, plus jeune, aussi hardi,
VIALA, de la France honorer le Midi.
Son bras est foible encor, mais puissant de vaillance,
Il saisit une hache et vole à la Durance,
Frappe et coupe le trait qui retenoit un pont
Que des brigands nombreux abordient par leur front ;
Et quand il est atteint du plomb dont on l'accable,
Il dit : *Je meurs heureux, car j'ai coupé le cable.*
Oui, les siècles sauront que sous tes fiers drapeaux,
Nos plus foibles enfans ont été des héros ;
Qu'au sein du Panthéon leur poussière repose,
Que le peuple Français fit leur apothéose ;

Tandis qu'il livre aux vents ces vains restes des rois ,
Qu'un culte avilissant recueilloit autrefois :
Qu'en honorant ainsi de ses guerriers la cendre ,
Il dit qu'aux mêmes droits chacun y peut prétendre ,
Et qu'il commande à tous les sublimes vertus ;
Mais que tout faux honneur il ne le connoît plus.

Au rang des noms fameux chers à Mars et Bellonne ;
Qu'au Panthéon attend leur superbe colonne ,
La Renommée inscrit ceux des Français vaillans
Qu'elle a pu distinguer par des faits éclatans.

Les mots Républicains , ces mots de l'héroïsme ,
Qu'en vain veut imiter l'expirant despotisme ,
Que seule , ô Liberté ! tu nous peux inspirer ,
Que l'ennemi répète , et qu'il doit admirer ,
Auront aussi leur place , et feront un beau livre
Pour apprendre à mourir après avoir su vivre.

Tous ces fiers combattans du vaisseau *le Vengeur* ,
Portant un peuple entier qui mourut pour l'honneur ,
Seront au chapiteau de ce noble obélisque ;
Sous son pied , sur le sang , et dans un sombre disque ,
Seront les noms flétris des tyrans et des rois ,
Et ceux de leurs soldats vaincus par tes exploits :
La gloire a prononcé , pour la honte des crimes ,
Que près de tes héros l'on compte leurs victimes.
Mais , plaçant ces objets , parmi nous si fameux ,
Il en est que la gloire élève au-dessus d'eux.
Dans son temple on lira le nom du Dieu suprême ,
Le tien , ô Liberté ! puis la France elle-même.
L'on vous y voit déjà , dignes Représentans ,
Qui veillez sur son sort avec des cœurs brûlans ,
Vous tous dont la chaleur , pour le salut du monde ,
A su le soulever de sa base profonde ,

Pour secouer le poids des nombreux oppresseurs ,
Qui , dans ses élémens , combinoient ses malheurs .
De nos communs efforts la superbe énergie ,
Guidée avec sagesse au flambeau du génie ,
Sauva la Liberté : nos droits sont reconquis ,
Du triomphe obtenu vous méritez le prix .
Ce prix digne de vous , le bonheur de la France ,
Vous couvrira des fleurs de la reconnoissance .
Vous les partagerez au sein de nos plaisirs .
A vos côtés seront vos courageux martyrs ,
Bénissant le poignard qui leur ravit la vie ,
Et les fit immortels pour l'avoir bien remplie :
Par de communs lauriers vous serez ombragés ,
Puisqu'aux mêmes périls vous êtes engagés .
Il est encor des noms faits pour orner ce Temple ,
Les noms qui des vertus retraceront l'exemple ,
O chère Liberté ! tous ceux des Citadins
Dont l'œil toujours actif veilla sur tes destins ;
Car il est juste aussi qu'on y trouve Lutèce ,
Cette Sparte nouvelle en la nouvelle Grèce .
Enfin la Renommée , en des compartimens ,
Sur quelques bas-reliefs ou sur des ornemens ,
Doit placer les auteurs dont le sensible organe ,
Touché par les vertus , détourné du profane ,
Par un plus noble hommage auront su te chanter ,
Et ceux dont les pinceaux , jaloux de te vanter ,
Auront rendu tes traits en sublimes peintures ,
Pour les faire chérir à nos races futures .
Là , le nouvel Homère en quittant Illion ,
Pour un plus beau sujet prend place au Panthéon .
Ici c'est Phidias ou bien c'est Praxitelles .
Déjà notre Lycée a produit ses Appelles .

Chacune des neuf Sœurs , célébrant ton retour ;
Te consacre son art , v prétend à son tour.
En des sens différens , Thalie et Melpomène ,
Pour peindre tes appas te placent sur la scène ,
Et des traits vigoureux ou la douce gaîté
Te montrent toujours belle avec la vérité.
Mais la grave Uranie , en son art plus profonde ,
Dont le regard divin sait embrasser le monde ,
De l'un à l'autre pôle essayant son compas ,
L'applique à tes progrès , en mesure les pas.
Ainsi qu'elle prédit l'éclipse et les tempêtes ,
Calcule les soleils qui roulent sur nos têtes ,
Elle combine aussi les éternelles loix ,
Qui du ciel font tomber les trônes et les pois ;
Et , saisissant les points qui bornent ton empire ,
Elle voit qu'il s'étend à tout ce qui respire.
L'éloquence près d'elle en décrit la douceur ,
Ou par des traits brûlans en montre la grandeur.
Clio , nous l'avons vu crayonner ton histoire ,
Guidée en ce travail par Thémis et la Gloire.
Therpsycore en chantant danse sur les tombeaux ,
Où ton bras courroucé sut plonger tes bourreaux ,
Et s'anime aux accens d'un sublime cantique ,
Qu'Apollon composa pour notre République.

Je crois y voir aussi , je le dis sans détour ,
Ce séduisant enfant à qui tout doit le jour.
Malgré leur nudité , l'on peut penser qu'aux Grâces ,
Au Temple de Mémoire on doit aussi des places ,
Lorsqu'aux lauriers de Mars , des mains de la Pudeur ,
Les filles de Vénus ajoutent une fleur ,
Cultivée à dessein d'enflammer le courage
Que mettent tes soldats à briser l'esclavage.

La volupté te sert , recrute les emplois
Qu'Athropos fait vaquer quand tu combats les rois.
Le plaisir délicat , enfant de la Nature ,
Eut fait pour la vertu , non pour une ame impure.
Toi-même , ô Liberté ! dédaignant Mars un jour ,
Pour régner tu n'auras besoin que de l'Amour.
Si Mars qui détruit l'homme , obtint de lui la gloire ;
L'Amour qui le fait naître , au Temple de Mémoire
Seroit-il un profane ? . . . Il connoît les combats ,
Il compte ses héros et ses mauvais soldats.
S'il fut parfois brigand , ses armes indiscrètes
L'ont souvent fait gémir , et les nobles conquêtes
Savent mieux le charmer : c'est au feu de l'honneur
Que son flambeau s'épure et puisé son ardeur.
Accepte donc ici cet enfant de Cythère ;
Et si , pour ses excès , tu dois être sévère ,
Dans le sein de l'hymen il conserve ses droits ,
Il redevient un Dieu : tu dois chérir ses loix.

Mais laissons les talens , les vertus différentes ,
Se disputer la gloire et combler ses attentes ;
Laissons la Renommée , en balançant les voix ,
Pour le Temple sacré faire de nobles choix.
Le but de mes pinceaux n'est point la vaine audace
De vouloir à chacun ici montrer sa place ;
C'est au Peuple Français qu'en appartient le droit :
Heureux * Citoyen qu'il loge en cet endroit !

É P I T R E

*Aux Belges du pays de Namur, faite lors
de la première conquête de la Belgique.*

O BELGES ! peuple aimé de la riche nature ,
Comblé de ses bienfaits , mais de qui l'imposture ,
Au sein de l'esclavage , a produit le sommeil ;
La lumière te luit , c'est l'instant du réveil .
La fière Liberté , fille de la Justice ,
Vient pour armer ton bras : à la vertu propice
Elle t'offre un égide invincible aux tyrans .
Sache briser leur joug , sache imiter les Français
Trop long-temps on a vu , lion de la Belgique ,
Ton courage enchaîné par l'aigle Germanique .
Abaissé dans les fers , sans force et sans grandeur ,
Tout fut perdu pour toi ; oui tout , même l'honneur .
Peuple trop avili ! . . . Mais en ce jour la France
Efface tes malheurs : reçois son assistance .

En combattant pour toi , déjà ses légions ,
De leur sang généreux ont rougi tes sillons .
A Bossu , Saint-Guilain , aux plaines de Gemmappe ,
L'Autrichien est vaincu ; le Français tonne et frappe ,
Et tes vains ennemis à ses mâles vertus
Ont cédé tes foyers , et ne résistent plus .
Bruxelles , Tirlemont , Louvain , Namur et Liège ,
Ont vu de ces tyrans la horde sacrilège ,
Par nos guerriers suivie , abandonner les champs
Que leur barbare Empire a flétri si long-temps .

De rompre tes liens les Francs voulant la gloire ,
 Chaque jour un combat marquoit une victoire :
 A Maline , à Courtray , près Verviers , près d'Anvers ,
 Le despote Germain eut les mêmes revers :
 De la mer à l'Escaut , de la Sambre à la Meuse ,
 Les Français ont triomphé , la Belgique est heureuse :
 La Liberté , par eux en te rendant tes droits ,
 T'apporte ses bienfaits , le prix de leurs exploits.
 La sage Égalité , sa compagne chérie ,
 Enfant de la nature , écartant la manie
 Des honneurs hérités et des titres vendus ,
 Ne marquera des rangs qu'aux talents , aux vertus :
 De sa main l'on verra relever la chaumière ,
 Et baisser du château la girouette altière.
 Déjà les vieux donjons paroissent moins hautains ,
 Le riche moins avare , et les prêtres humains.
 Si le moine s'indigne , il ronge , en son capuce ,
 Le frein que la raison oppose à son astuce ,
 Et le vrai Dieu sourit à la religion
 Qui du fourbe a vaincu la sombre passion.
 Les suppôts de Thémis , ces cruels Empyriques ,
 Qui s'abreuvoient de pleurs , des loix philosophiques
 Vont enfin recevoir le prix de leurs détours ;
 Du Temple de nos loix , pros crité pour toujours ,
 La Discorde n'a plus la corne d'abondance ,
 Qui , nous versant des maux , leur versoit l'opulence ;
 Et l'homme de bien seul , sans trésors , sans aïeux ,
 Paroitra riche et grand aux hommes comme aux dieux.
 Mais , Belge , qu'as-tu fait pour un si noble ouvrage !
 Dans tes fers endormi , tu parois sans courage.
 Déjà l'on te rend libre , et tu ne sais encor ,
 Si vers la Liberté tu prendras ton essor.

Tes liens sont brisés , leur poids encor l'affaise ;
 En frappant tes regards , la lumière te blesse !
 Belge ! serois-tu donc sans force et sans valeur ?
 Aux armes , citoyen ! c'est le cri de l'honneur.
 Vois les fiers habitans de l'une et l'autre Flandre ,
 A leurs cœurs généreux ce cri s'est fait entendre ;
 A Mons , à Gand , l'on voit flotter sur les remparts
 Des bataillons nouveaux les brillans étendarts ,
 Et tout y retentit de la chanson guerrière
 Qui présage aux tyrans une défaite entière ;
 Tandis qu'en ces lieux seuls , craintif et défiant ,
 Le Belge reste esclave et ne sait être grand.
 Les tristes préjugés dont il a l'habitude ,
 Ont affoibli son cœur ; dans sa lâche attitude ,
 L'oyant , il frapperoit sur son libérateur :
 Sur lui , non sur les rois , essayant sa fureur ,
 On verrait que le Franco qui fit sa délivrance ,
 Pour prix de ce bienfait alluma sa vengeance :
 Il semble qu'à sa cause , en prodiguant son sang ,
 Chez un Belge un François s'est mis au dernier rang.
 Mais non , ces traits pervers qui blessent la nature ,
 N'appartiennent qu'à ceux que corrompt l'imposture ,
 Au flambeau des vertus s'affoiblira l'erreur ,
 Et sur ses vains débris s'établira l'honneur.
 Le Belge est juste , et connoît peu l'étude
 De masquer à son cœur la noire ingratitude.

Paisibles citoyens qui cultivez les champs ,
 Vous aimez la raison et cédez au bon sens.
 Chez vous la vérité fut chercher son asile ,
 Quand , fuyant le mensonge , elle quitta la ville.
 Voyez l'homme titré : petit en sa grandeur ,
 A vos yeux il s'abaisse et trompe la candeur.

Le

Le mot *Égalité*, que son cœur vain condamne,
Est souvent prononcé par sa bouche profane,
Pour guider vos esprits et sauver de l'écueil,
Sous des noms empruntés, l'intérêt et l'orgueil.

Voyez vos ennemis, ces membres des trois ordres,
Qui, pour vous asservir, fomentoient les désordres;
Ces moines trop pervers, ces crédules soldats,
Prodiges d'or, de sang, pour servir les Etats,
Dont le gouvernement, absurde et despotique,
Insulte à l'équité, comme à la politique;

Ils vouloient protéger, pour combler vos malheurs,
Au lieu d'un seul tyran, cent prêtres oppresseurs;
Et vous livrer aussi, trop faciles victimes!
Aux fauteurs des procès, que nourrissent les crimes.
Semblables au serpent qui défend ses petits,
Lance son noir poison, siffle et fait cent replis,
Ces reptiles, toujours pleins d'un sombre artifice,
Par leurs discours encor combattent la justice.

Mais non moins méprisable, utile Laboureur,
Doit paroître à tes yeux le Fermier du Seigneur.
Avide de profits, à ta cause il est traître;
Il corrompt des agens pour mieux servir son maître;
Il vante la noblesse et les droits féodaux,
Repousse son semblable et soutient tes bourreaux.
Le Bailli, le Fiscal, agens de l'avarice,
Partageant ta dépouille, en soldent leur office.
Le Censier d'un couvent, avec moins de piété,
Aux domaines du ciel joint sa propriété,
Et mentant au dévot, toujours foible et crédule;
Entreprend de prouver en jargon ridicule,
Que le peuple qui veut s'affranchir de ses fers,
Des malheurs d'ici-bas doit passer aux enfers:

Il provoque sur toi la grêle et le tonnerre ,
Menace tes enfans , ta femme et ta chaumière ;
Mais ne rapportons pas ici les vains détours ,
L'intrigue criminelle et les lâches discours ,
Qu'au nom sacré du ciel , des bouches sacrilèges
Pratiquent pour sauver d'injustes privilèges.
Le ciel qui s'en irrite et bénit nos succès ,
Soutient nos bras vengeurs pour punir ces excès.
Frappons sur le méchant , mais frappons sans ivresse ,
Eclairons l'ignorance et plaignons la foiblesse :
Nous devons les guider ; le méchant , abattu ,
Doit rentrer au néant , frappé par la vertu.
Belge , jurons la guerre au vice , au fanatisme !
Sauvons le genre humain : est-il d'autre héroïsme !
Que veulent les Français pour prix de leur valeur ?
Ce prix sans doute est doux , Belge , il est ton bonheur.
De cent tributs honteux payés à ton semblable ,
Ils viennent t'arracher le joug insupportable.
De l'insolent orgueil d'un nain qui se croit grand ,
Ils ont brisé l'échasse et montré le néant ;
Ils vêtissent le pauvre en bornant l'opulence ,
Et de Thémis , enfin , ramènent la balance.
De tes biens envahis , la restitution
Fait le premier objet de leur ambition.
Ils chassent pour jamais l'indigne servitude ,
Où de vains oppresseurs tenoient la multitude.
Ils veulent , par des loix que doit tracer ta main ,
Du peuple , et non d'un roi , former ton souverain ;
Frapper tes ennemis , et purger cette terre ,
En lui donnant la paix , des horreurs de la guerre ,
Dont elle fut toujours le théâtre et l'objet ,
Tant qu'on y distingua le prince et le sujet.

Ils viennent t'assurer les dons de la nature,
Étendre le commerce, honorer la culture,
Et tirer l'abondance et ta félicité
Des mains de la Justice et de la Liberté.
Des besoins de l'État tu prendras connoissance ;
Tu pourvoiras à tous, et seras dans l'aisance :
Les hérés assassins, les rois, les courtisans,
Ne se nourriront plus du pain de tes enfans.
Le Franc ne connoît plus de valet ni de maître ;
Tout homme est son ami, s'il est digne de l'être ;
L'esclave a son mépris, Dieu seul a son encens ;
Il promet paix au peuple, et mort à ses tyrans.
Triomphant de César et méconnoissant Rome,
Brise ce double joug, Belge, redeviens homme.
Repousse avec mépris les princes, les prélats,
Les nobles conjurés, les fauteurs des États.
Autrefois ennemis, ils ont fait alliance ;
Pour un commun triomphe ils cherchent la puissance.
Tels un tigre, un lion en voyant des brebis,
Pour mieux les dévorer, en frères sont unis :
Chacun attend sa part d'une grasse victime,
Et se gorgent de sang, pour eux n'est point un crime.
Belges, aux bons Français enfin unissez-vous,
De ceindre des lauriers, comme eux, soyez jaloux.
De vous défendre seuls, redoutez la vaillance ;
Elle vous coûta cher, trompa votre espérance.
Des ennemis ligüés les bataillons nombreux,
A de foibles efforts n'offriroient rien d'heureux.
D'une égide puissante, en couvrant la Belgique,
Appuyez ses succès, sa force politique.
Recourez aux enfans de ces vaillans Gaulois,
Qu'on vit un peuple libre, à vous joint autrefois.

Rejetez vos voisins ; du prince des Bataves ,
Mendiant les bontés , vous ferez-vous esclaves ?
Rendrez-vous votre sol au féroce Autrichien ,
Qui vous promettra tout et ne vous tiendra rien ?
Qu'attendez-vous de grand du héros de Champagne ?
Vanterez-vous pour lui l'honneur de sa campagne ,
Ses guerriers assassins qui , dignes de leur roi ,
Ont été si cruels en nous manquant de foi ?
Consultez à Francfort les mânes de nos frères :
Il pâlit à l'aspect de leurs ames altières ;
Et ne sachant pas vaincre , encor moins triompher ,
N'osant pas les combattre , il les fit égorger.
Enfin , près des Anglais , cherchant l'indépendance ,
Pour la réalité prenez-vous l'apparence ?
Belges , mais tous ces rois , en vautours affamés ,
Pour mieux vous dévorer entr'eux se sont ligés ;
Et pour y parvenir , aux légions vaincues
Vont bientôt succéder de nombreuses recrues ;
Elles marchent déjà dans l'espoir insolent
De triompher bientôt des vainqueurs du Brabant.
Mais bientôt ces Titans seront réduits en poudre ,
Ou fuiront en troupeaux à l'aspect de la foudre.
Bientôt abandonnés de l'aveugle soldat ,
Qui se trahit lui-même en marchant au combat ,
Ces colosses d'airain , de leurs bases d'argile ,
Tomberont tout-à-coup comme un vase fragile.
Un peuple seul est grand : un roi n'a de splendeur
Que celle que lui prête un peuple protecteur.
Sans éclat emprunté , que devient un tel maître ?
Si petit qu'un valet refuseroit de l'être.
Les respects qu'il reçoit , les trésors et l'amour ,
On les voit , quand on veut , disparaître en un jour ,

Et tomber avec eux le sceptre et la couronne ,
Qu'ils soutenoient au gré du peuple qui les donne.
Alors paroît tout nu ce squelette impuissant ,
Et l'on voit qu'en lui-même il n'a plus rien de grand.
Mais le peuple , au contraire , en qui rien n'est parure ,
A soi toujours semblable , est grand par la nature.

Tels sont nos ennemis , tel le peuple Français.
Entre eux il faut choisir , Belge , il faut désormais ,
Ou te montrer ingrat , ou vaincre avec la France ,
Agir pour l'esclavage ou pour l'indépendance ,
Partager nos travaux , nos périls , nos succès ,
Ou de notre vengeance éprouver les excès.
Enfin il faut opter , ou l'amour ou la haine ;
Mais , en ce dernier cas , apprends que ton vainqueur
A lui l'asservira pour prix de sa valeur :
Qui ne sait être libre , a mérité sa chaîne.

MA REQUÊTE
A LA LIBERTÉ.

LIBERTÉ, je me plains, quand tu fais des conquêtes,
Que le bon citoyen ait besoin de requêtes
Pour fixer les regards qu'à tout Français tu dois.
Quand tu nous affranchis des intendants, des rois,
Leurs mânes sauroient-ils prolonger leur régime ?
Ah ! ferme leurs tombeaux, ils exhalent le crime !
Fais rentrer avec eux leur orgueil au néant,
Et tends ta main auguste à ton fidèle enfant,
L'Egalité s'afflige, et Thémis en murmure,
A tes loix, Liberté, c'est la plus grave injure,
Quand, parlant de mes droits et prouvant ma vertu,
Au lieu d'être accueilli, je me vois abattu ;
Quand mes écrits, frappés de mépris, de silence,
De tes bienfaits promis m'ont ôté l'espérance ;
Tandis qu'au même instant de zélés protecteurs
Comblent à mes côtés leurs amis de faveurs.
Quand tu tiens le niveau, je ne saurois comprendre
Comment d'un protecteur mon sort pourroit dépendre.
Ne commandes-tu pas la grandeur, la fierté ?
Rampe-t-on en esclave avec la Liberté ? ...
Spartiates flétris du malheur des Illotes,
Vous ne les preniez pas parmi vos patriotes !
Les vices mendoient les grâces chez les rois ;
L'homme libre, pour lui, ne connoît que des droits,
Et seul sous ses tyrans, on vit Lacédémone
Repousser les vertus, les réduire à l'aumône.

Commande, ô Liberté ! qu'un brave défenseur,
 En cherchant tes regards, y lise son bonheur.
 Défends à tes agens qu'une vie ennoblie
 Par les plus saints devoirs, soit désormais flétrie ;
 Et qu'un vil intrigant que l'intérêt conduit,
 De ton vieux serviteur ne cueille pas le fruit.

Au peuple, à toi, je vais dire sans amertume,
 Ce qu'en prose souvent en vain traça ma plume.
 Français, vous connoîtrez mes principes, mon cœur,
 Mes services divers, leurs prix et mon malheur.
 Loin de moi, Liberté, tout langage immodeste ;
 Qui te sait estimer, même en soi le déteste.
 Te servir est un bien, c'est le droit le plus doux
 Dont un cœur généreux peut se montrer jaloux.
 S'élever avec toi, c'est la gloire suprême,
 Et te servir enfin, c'est se servir soi-même.
 J'ose donc répéter avec un juste orgueil,
 Qu'encore en ton berceau tu reçus mon accueil ;
 Que j'ai su mépriser avec un vrai courage
 Tes puissans ennemis, m'élancer dans l'orage,
 Compromettre mes jours, mon repos, mon état,
 Pour me montrer à tous, ton enfant, ton soldat :
 Que j'osai les braver jusque dans leur tribunal,
 Dans ces temps où d'eux seuls dépendoit ma fortune,
 N'ayant pour soutenir ma femme et mes enfans,
 Que le prix d'un service appointé des tyrans.
 Alors, pour l'aborder, tel se montrait timide,
 Et n'osoit sur ta tête élever son égide,
 Qui maintenant prétend aux palmes des héros,
 Et qui, s'ils succomboient, combattoit tes drapeaux :
 Perfide citoyen, soldat de circonstance,
 Grand et fier à Paris, bas et souple à Coblençe.

Moi je rompis mes nœuds et mes relations ;
Et je n'eus plus d'amis que dans tes bataillons.
Du peuple respectant la volonté suprême ,
Quand il changea ses loix , mon vœu changea de même ;
Je connus en lui seul un maître , un souverain :
A sa gloire , à son sort j'attachai mon destin.
La main de tes enfans , pour toi reconnoissante ,
A su payer mon zèle en monnoie éclatante :
Par mes propres efforts déjà récompensé ,
Je me vis certain jour dans leurs bras embrassé ,
Et mon front , trop obscur , sentit la main publique
Abaisser jusqu'à lui la couronne civique.
Pardonne , ô Liberté ! l'on m'osa dégrader ,
Et ce titre aujourd'hui , je le puis réclamer.
J'en porte sur mon cœur l'honorable patente.
Je ne l'ai point perdu. Ma marche subséquente
A prouvé que le chêne à ton soldat offert ,
Sur sa tête fidèle est toujours resté vert.
Pour toi j'ai combattu. J'ai connu la victoire ;
Je fus sous ton drapeau le témoin de ta gloire.
Avec d'autres Français j'eus le rare bonheur
De n'être dans les rangs que lorsqu'il fut vainqueur.
Je fus en la Belgique , et ma faible parole
Y fonda tes autels , y chanta son idole.
A Namur on m'a vu de ton amour épris ,
Chaque jour aborder , combattre les partis.
Moi seul , contre deux cents unis par la vengeance ,
L'on m'a vu m'élancer , fort de ton assistance.
Si ton feu m'animoit , tes fidèles agens
Soutenoient , protégeoient , répétoient mes accens.
Le paisible habitant nourri dans la chaumière ,
Venoit en mon réduit y chercher la lumière

Pour diriger ses pas , éviter les erreurs
Qu'en son chemin obscur sèmoient les corrupteurs.
Là , je lui faisois voir un profond précipice ;
Ici , je lui montrois l'offense et l'injustice ,
Le soutenant toujours de ma fidelle main ,
Et changeant un esclave en fier Republicain.
Par un de tes soldats , ce point de la Belgique
Fut ainsi converti , fut une République.
A ton nom , Liberté , ma prose avec mes vers
Y furent consacrés ; j'y chantai tes concerts.
L'une , je l'opposois aux sophistes perfides
Qu'il falloit terrasser avec des traits solides.
Qui m'entendit alors , dira que mainte fois
Elle en sut imposer aux avocats des rois ,
Et que l'aristocrate , au moins à l'impuissance ,
Vit son art condamné par ma foible éloquence.
Mes vers d'un ton plus doux et plus consolateur ,
En peignant tes bienfaits , atteignoient mieux le cœur.
Toujours brûlant du feu que la justice allume ,
Je te servois ainsi de mon bras , de ma plume.
Dans ta course rapide à Namur de retour ,
Tu pourras , si tu veux , connoître mon amour.
Il n'est pas de l'astuce une trompense écorce ;
C'est toujours par des faits que j'en prouvai la force.
Sous le chaume sur-tout reposent mes amis ,
En cent soixante lieux , sous tes loix réunis ,
Formant pluralité du nombre des suffrages.
Vous , Administrateurs , témoins de mes ouvrages ,
Dites que mes efforts ont formé ce lien ;
J'ajouterai qu'*Harville* en fut l'ardent soutien.
Tes soldats triomphoient à Bouge en la Belgique ,
Alors qu'un traître affreux rendoit la République ;

Et qu'à Liège , à Nerwinde , en vingt divers endroits ,
Il mettoit ton terrain sous le pouvoir des rois.

Par-tout , pour te servir , ma soif étoit ardente.

Franchissant des devoirs la marche languissante ,

Hors de leur cercle étroit j'étendis mes efforts ,

En des lieux différens je t'élevai des forts.

Mes travaux sont connus à Maubeuge et dans Maulde ;

Tu leur dus des succès , ces succès sont ma solde.

Depuis que tes regards se détournent de moi ,

Je fus toujours fidèle à mes vœux , à ta loi ;

A tes conseils j'osai proposer mes ouvrages :

Tous mes projets admis attestent leurs suffrages ;

Et les ennemis même en disent encor plus ,

Ils les ont attaqués , ils ont été vaincus.

De tes vaillans guerriers , empruntant leur puissance ,

Ces remparts ont prouvé mon zèle et ma constance.

A d'autres grands travaux j'ai consacré mes jours ,

De plus de trente hivers ils ont rempli le cours.

Dès mes plus jeunes ans la profonde Uranie ,

Des principes d'Euclide et de l'art du Génie

M'enseigna les secrets. Sur les pas de Pagan ,

De Deville et d'Errard , de Malet , de Vauban ,

Sous les drapeaux de Mars comme eux servant la France ,

Au rang de ces guerriers instruits pour sa défense ,

J'ai fourni ma carrière et vu fuir mes printemps :

En différens écrits essayant mes talens ,

J'épuisai leurs efforts pour me montrer utile.

Du public j'ai connu l'indulgence facile ,

Quand sur l'art défensif je fis un long traité ;

Ou quand , par les malheurs des pauvres excité ,

Je fis un plaidoyer contre l'infâme usure ,

Et vengeai la justice , ainsi que la nature.

Non loin des prés fleuris arrosés par le Rhin ,
 Depuis un siècle entier l'on s'efforçoit en vain ,
 Sur un rocher brûlant où repose une ville (*),
 D'appliquer les moyens de cet art difficile ,
 Qui pourvoit à la soif et maîtrise les eaux.
 Tout restoit sans succès. Les puits et les canaux
 Absorboient des trésors sans guérir la souffrance
 Qui de ses habitans épuisoit la constance.
 Guidé par mes devoirs, j'arrive dans ces lieux.
 Je conçois aussitôt un projet hasardeux ,
 Et, quoique traversé d'obstacles, de critique,
 A de nouveaux essais j'applique l'hydraulique :
 Franchissant des vallons, un fleuve, des rochers,
 Par des ressauts à pic et des détours divers ,
 L'onde enfin m'obéit, à cinq cents pieds s'élance,
 Et mène à tes enfans la joie et l'abondance.
 Je les ai pour ce fait vu trop reconnoissans,
 Sur leur fontaine ils ont tracé ces traits touchans :
 « Les efforts courageux de l'art et du génie
 » Ont enchaîné mon cours, et la main d'Uranie
 » A conduit avec moi l'abondance en ces lieux ,
 » Jadis abandonnés de Neptune et des Dieux
 » Citoyens qui puisez mon onde fraîche et pure,
 » Des mains d'un ami franc vous tenez mes bienfaits,
 » Plus attentif pour vous que ne fût la nature ,
 » Sans créer vos besoins il les a satisfaits. »
 Le peuple connoissant que son amour me guide ,
 Ces traits chers à mon cœur, sur une pyramide,
 Des mains des magistrats sont aussitôt tracés,
 Et mes travaux ainsi sont trop récompensés.

(*) Phalsbourg.

Avant que tu régnas, du pouvoir militaire
Je combattois déjà le pouvoir arbitraire,
Et le peuple, opprimé par ces petits tyrans,
Suppôts du despotisme et ses plus durs agens,
Qui commandoient en rois aux villes des frontières;
M'a vu les aborder pour briser les barrières
Qu'ils osoient opposer à ses plus sacrés droits,
Et, courbé sous les fers, je publois tes loix.

Tels sont, ô Liberté ! tous les traits de ma vie !
Je pourrois ajouter, pour démaquer l'envie,
Que, porté par le peuple à tout poste important;
Souvent par lui je fis nommé son président;
Que d'électeur aussi j'eus l'emploi difficile;
Que, pour administrer, me supposant habile;
L'on me fit arriver jusqu'au département,
Où l'indulgence encor en pesant mon talent;
Me força de siéger au sein du directoire,
Qu'enfin je dus quitter pour suivre la victoire.
Mais laissons ce portrait; il en conte à mon cœur
De me montrer ainsi mon propre défenseur.
O douce vérité ! poursuis la calomnie,
Qu'à tes accens sacrés, couverte d'infamie,
Elle paroisse aux yeux dans toute sa laideur,
Et place à ses côtés les vertus et l'honneur;
Écris sur chaque front ce que renferme l'ame,
Fais pâlir le mensonge à l'ardeur de ta flâme,
Par des traits séduisans et des traits de travers,
Distingue l'homme pur du citoyen pervers,
Afin que l'un, réduit à ne pouvoir plus feindre,
L'autre soit dispensé de lui-même se peindre.

Poursuivons. Mes travaux désormais sont connus;
Disons quels sont les prix qui me sont obtenus.

O Liberté ! mon bien , toi que j'avois servie ,
Tu me fus arrachée , oui ; tu me fus ravie ,
Et , pendant seize mois , Thémis , mais sans bandeau ,
Me montra jour et nuit son glaive et l'échaffaud.
Mais , quoi ! je dis Thémis ? ce fut plutôt Mégère ,
Avec tous ses serpens et son cœur sanguinaire.
Cependant soupçonné d'un complot infernal ,
C'est même dans mes fers qu'on me fait général.
Dans les meilleurs esprits brilloit mon innocence.
Sur d'autres la fureur ayant plus de puissance ,
Ce juste honneur bientôt pour ma gloire est perdu :
Sans l'avoir exercé , je m'en vois suspendu ,
Et je perds d'un seul trait , sans motif , sans justice ,
Mon état et le fruit de trente ans de service.
De Coblençe à Paris vient-on donc pour punir
Celui qui n'est fidèle et qui t'a su servir ?
L'émigré prendroit-il le maintien patriote ,
Pour frapper ton ami , pour en faire un Illote !
Quoi ! par mes longs travaux , ma conduite et mes mœurs ,
J'épargnai quelques fonds , ils payent mes malheurs !
Un garde à mes côtés s'attache , et son salaire
Arrache à mes enfans leur pain , leur nécessaire !
Ma douleur est au comble , ô peuple ! ô Liberté !
Pour vous aimer encore , ai-je démerité ?
Quand la gloire et Thémis régénèrent la France ,
Est-ce sous les lauriers qu'on marche à l'indigence ?
Arrachez-moi la vie et mon sort est plus doux ,
Mais sauvez mes enfans , ils sont dignes de vous.
D'un regard généreux voyez aussi leur mère.
Mais quel pouvoir barbare a comblé ma misère !
O peuple ! ô Liberté ! Vous tous législateurs ,
Vous gémissiez aussi sous quelques oppresseurs.

Où sont-ils ? armez-vous !... ils sont dans la poussière.
La Liberté, le peuple, lève sa tête altière,
Et l'innocence aussi paroît avec fierté,
L'ennemi, le méchant est seul déconcerté.
Thémis tu reparois, tu viens briser ma chaîne,
Il n'est plus de malheurs, tu terrasses la haine.
Un instant a suffi pour dissiper l'erreur,
Contre les crimes seuls se lève la terreur.
Tysiphone, Alecto, rentrées au Tartare,
Reportent chez les morts leur empire barbare,
Et la tempête cède aux rayons du soleil ;
A des rêves affreux succède un doux réveil.

Ma femme et mes enfans, échappé du naufrage,
Embrassez votre père !... Il est nu sur la plage,
Mais il a tout sauvé, vous tous et son honneur.
O Liberté ! reprends ta force et ta grandeur ;
Soutiens la vérité, le talent, le courage ;
Et de la calomnie écartant le nuage,
Couvre de ton égide un zélé citoyen ;
Qu'il trouve dans tes bras le repos, quelque bien.
A qui servit long-temps accorde l'espérance,
De nourrir ses enfans de quelque récompense.
Rends-moi, *pour peu de jours*, ce sont là tous mes vœux,
La place que j'avois. Ton soldat malheureux,
Touchant l'indemnité, prix de son sacrifice,
Pour le temps qu'il souffrit sans obtenir justice,
Retrouvera du moins ce qu'il n'eût pas perdu,
Si parmi les méchans l'on ne l'eût confondu ;
Et ce trait généreux, honorant ta puissance,
Consolera l'honneur autant que l'indigence.
Alors, ô Liberté ! je dépose à tes pieds
Le grade et les pouvoirs que tu m'as confiés.

Quand j'entends ton canon mon sang toujours bouillonné,
Mais enfin, il le faut, je renonce à Bellonne.
La juste confiance acquise à cent vertus,
L'erreur qui la ravit, souvent ne la rend plus.
Alors il faut céder : le bien public l'ordonne,
D'accord avec l'honneur, le bien de la personne.
Mais tu sais qu'un soldat, blanchi dans son métier,
Alors qu'il n'ose plus moissonner le laurier,
Ne peut dans d'autres champs que dans ta bienfaisance,
Recueillir quelques fruits, glaner son existence.
A mon fils j'apprendrai qu'un militaire emploi
N'est plus un patrimoine, et qu'on combat pour soi.
Il versera son sang, s'il faut, pour rester libre,
Mais ne le vendra pas à des tyrans pour vivre.
S'il a quelques sillons, de la gloire au labour,
Comme Cincinnatus il ira tour-à-tour.
Les sciences, les arts, ou le talent d'Esope,
Le pinceau, le burin, le ciseau, la varlope,
Deviendront dans ses mains un suffisant appui.
Mais, né sous d'autres loix, que pourrois-je aujourd'hui?
Pour n'avoir point reçu cet avis de mon père,
Liberté, faudra-t-il manquer du nécessaire?
Mon sabre est mon pinceau, mes talens sont de Mars,
Et je ne sais rien peindre, excepté des remparts.
Je conclus de tes loix et de mon ignorance,
Que ta gloire me doit la douce récompense
Qu'on assigna toujours aux anciens guerriers
Qui fouloient la richesse en volant aux lauriers.
Je n'ai pas cinquante ans; mais qu'importe mon âge,
Alors que tes agens m'ont ôté l'avantage
D'atteindre jusqu'au siècle en te servant toujours.
Rempliroient-ils tes vœux en m'ôtant ton secours,

La veille de l'époque où la loi me l'assigne ?
Hélas ! de ta grandeur ce calcul est indigne ,
Et cette loi , dictée au temps de nos erreurs ,
Fut faite pour punir ces lâches serviteurs
Qui quittoient leurs drapeaux pour chercher la mollesse ;
Et mendoient des prix pour l'oisive jeunesse.
Elle étoit juste alors , mais elle ne l'est plus ,
Tes plus vaillans soldats en pourroient être exclus.
Lorsque quelqu'un des tiens sous ton manteau s'égare ,
Le mal qu'il nous a fait , c'est toi qui le répare :
Tu l'as dit , Liberté ! sensible à mon égard ,
Des torts que j'éprouvai , guéris la moindre part ,
Et l'autre , ton soldat à tes pieds la dépose ,
Voulant de ses douleurs même honorer la cause.
Ce sacrifice encor sera digne de toi :
Est-il de l'or , des biens pour acquitter l'effroi ?
Ces instans effacés d'une douce existence ,
Quand je me vis couvert de soupçons , de vengeance ;
Quand , ravie à mes vœux , frappé de tes rigueurs ,
Mes peines et mes fers comptoient pour des faveurs :
En est-il d'assez beaux qui puissent me les rendre ?
O pleurs de mes enfans et de leur mère tendre !
Alors que vous couliez , couloit aussi mon sang ;
Chacun de vos soupirs étoit un trait perçant.
Près de tant de douleurs , ah ! qu'est donc la fortune ?
Mais laissons ce tableau d'une teinte importune . . .
Que s'il vous reste encor de flétrissans soupçons ,
O Peuple ! ô Liberté ! dont je bénis les noms ,
Je fuis , et de vos bras l'innocence m'arrache.
Il faut sous vos regards que l'homme soit sans tache.
J'ai réclamé justice , et non de la faveur ;
Je ne composai pas en lâche avec l'honneur.

Thémis ;

Thémis, je t'interpelle, alors sois mon refuge :
J'ai craint les assassins, je ne crains pas un juge.
Que si mon innocence est prouvée, à vos yeux,
Exaucez mes accens, imitez donc les dieux !

Cependant, avant tout, fixez votre œil rigide
Sur tous ces faux amis masqués sous votre égide.
Dans l'ame des vertus, portez la douce paix ;
Aux vrais Républicains prodiguez vos bienfaits.
Oui, fais, ô Liberté ! déesse grande et sage,
Que tes regards humains touchent l'anthropophage ;
Ou qu'il soit consumé par le feu des fureurs
Qu'il voudroit allumer à l'ombre des erreurs.
Ah ! maudis le pontife acharné contre l'homme,
Qui l'assimile au bœuf, sur un autel l'assomme,
Verse aux dieux imposteurs le sang de tes enfans,
Et savoure à longs traits ce nectar des tyrans !
Ce sacrificateur, accompagné des crimes,
Doit lui-même tomber ; ce sont là tes victimes !
Que Mars sur la frontière, et qu'au-dedans Thémis,
Fassent, d'accord, trembler tes divers ennemis ;
Mais le Français tranquille, heureux de la victoire,
Doit trouver dans ton sein la paix avec la gloire ;
Non cette paix funeste, et semblable au sommeil,
Dont le tyran profite et triomphe au réveil ;
Mais celle que soutient l'œil de la vigilance,
Et celle que l'on goûte, armé pour ta défense.
Dédaigne pour jamais ce vain abus des mots,
Qui trompe l'ignorant et fait l'esprit des sots.
Combien de noms sacrés, profanés par l'usage,
Dans l'espoir d'égarer l'oreille du vrai sage !
Que le crime au méchant demeure personnel ;
D'Adam nous abjurons le tort originel.

Nous avons terrassé le monstre à privilège ,
Et qui le nomme encor , l'éveille et le protège :
Tibère fanatique allumant ses flambeaux ,
Fait naître les chrétiens sous la main des bourreaux :
Par l'honneur du martyr , l'orgueil humain s'attise ;
N'armons que le mépris pour vaincre la sottise.
Que si ses vains écarts insultent à la loi ,
Alors il faut punir ; mais que chacun pour soi ,
A la société , de ses faits seul réponde ,
Et qu'avec mon voisin jamais l'on ne confonde.
A qui m'ose accuser , brêlé en son erreur ,
Pour m'être vu forcé par tes loix , par l'honneur ,
D'approcher , mais de loin , un hypocrite , un traître ,
D'en avoir bien parlé sans l'avoir pu connaître ;
Je montre Robespierre et Saint-Just et Couthon ,
Entourés des vertus dans la Convention ;
Et je lui dis alors : les vertus sont coupables ,
Pour avoir pu siéger avec ces misérables ,
Ou je ne le suis pas d'avoir vu Dumourier ,
Sans cesser de rester ton fidèle guerrier.
Ah ! laissons à chacun ses qualités , ses vices ,
Les passions ont trop commandé de supplices.
Quand l'intérêt commun veut la mort du méchant ,
Il commande , avant tout , de sauver l'innocent.
Veillons tous sur chacun ! que pourront les despotes ?
Ils sont pâles , tremblans au nom des Patriotes !
Que ceux-ci , tous unis par toi jusqu'au tombeau ,
Brisent des vains tyrans le monstrueux faisceau.
De nos Législateurs , que la mâle énergie
Se soutienne et s'éclaire au flambeau du Génie.
Que Minos , Rhadamante et Lycurgue et Solon
Attachent sur nos loix cet œil sage et profond ,

Qui sait , par leur effet , leur accord , leur durée ,
Des peuples assurer l'heureuse destinée ,
En les fondant toujours sur des principes droits ,
Qui fixent à chacun ses devoirs et ses droits.
Que nos Représentans , que nous couvrons d'estime ,
Ne soient jamais flétris par l'erreur ou le crime ;
Que , certains d'être forts de l'appui des Français ,
Ils bravent les pervers jaloux de leurs succès.
Que la fausse éloquence , en se croyant habile ,
Comme l'onde et les vents ne rende pas mobile
Ce qu'il est important de fixer sur un roc ;
Que du faux et du vrai résulte un heureux choc
Qui prolonge autour d'eux la solide lumière ,
Dont ils guident leurs pas dans leur vaste carrière.
Que chaque citoyen auquel luit un rayon ,
Libre de l'exposer aux yeux de la Raison ,
Ne puisse redouter que la juste critique ,
Mais non pour une erreur , la vengeance publique.
Que celui qui frémit , voyant la vérité ,
Soit conduit au grand jour : c'est à l'obscurité
Qu'on reconnoît le crime ; il chérit les ténèbres
Qui voilent son poignard et ses projets funèbres.

Fais encor , Liberté , que les vides échos ,
Dociles aux méchans , répétant leurs propos ,
Ne soient pas consultés comme un public langage ;
Quand le lion rugit , l'écho n'est point un sage.
Ta voix , ô Peuple ! est celle du Seigneur ,
Elle est toujours sévère et juste avec douceur ;
Elle applique à propos la rigueur salutaire ,
Mais des plus fortes loix rejette l'arbitraire ;
Elle appelle à grands cris le bonheur des Français ,
Le demandé aux vertus , et jamais aux excès ;

52 MA REQUÊTE A LA LIBERTÉ.

Porte tes fiers enfans aux combats des frontières ,
 Et , te nommant à tous , sèche les pleurs des mères :
 Elle tonne et sévit contre les mauvais cœurs ,
 Pour qui les maux d'autrui sont autant de faveurs.
 Elle n'applaudit pas aux inutiles larmes ;
 Et lorsqu'un front serein lui présente ses charmes ,
 Elle y voit ton ami , jouissant du bonheur ,
 Et non , comme la haine , un fier conspirateur.
 Telle est la voix publique , et ce qu'elle commande :
 Liberté ! c'est la tienne , elle est juste , elle est grande.
 Ah ! ne souffre jamais que ce nom respecté ,
 Profané par l'organe à bon droit suspecté ,
 Serve à tromper nos vœux , et dans la République ,
 Nourrisse à tes côtés un monstre politique ,
 Dont les ressorts nombreux protégeant tes rivaux ,
 Sous nos Législateurs creuseroient des tombeaux.
 Quand notre Aréopage a notre confiance ,
 A lui doivent tenir tous les fils de la France.
 Citoyens , veillons tous pour la Convention ,
 Étouffons à ses pieds l'esprit de faction.
 Enfin , ô Liberté ! repousse le délire ;
 Que la seule Raison assure ton empire ,
 Et prête-moi toujours un regard protecteur :
 Sans être encor soldat , je suis ton défenseur ;
 Et souvent aux dangers , l'arme d'un pauvre apôtre
 Contribue au triomphe , autant ou plus qu'une autre :
 Que si mon sang est propre à noyer un tyran ,
 Ah ! frappe , ô Liberté ! je meurs en te chantant.

F I N.

